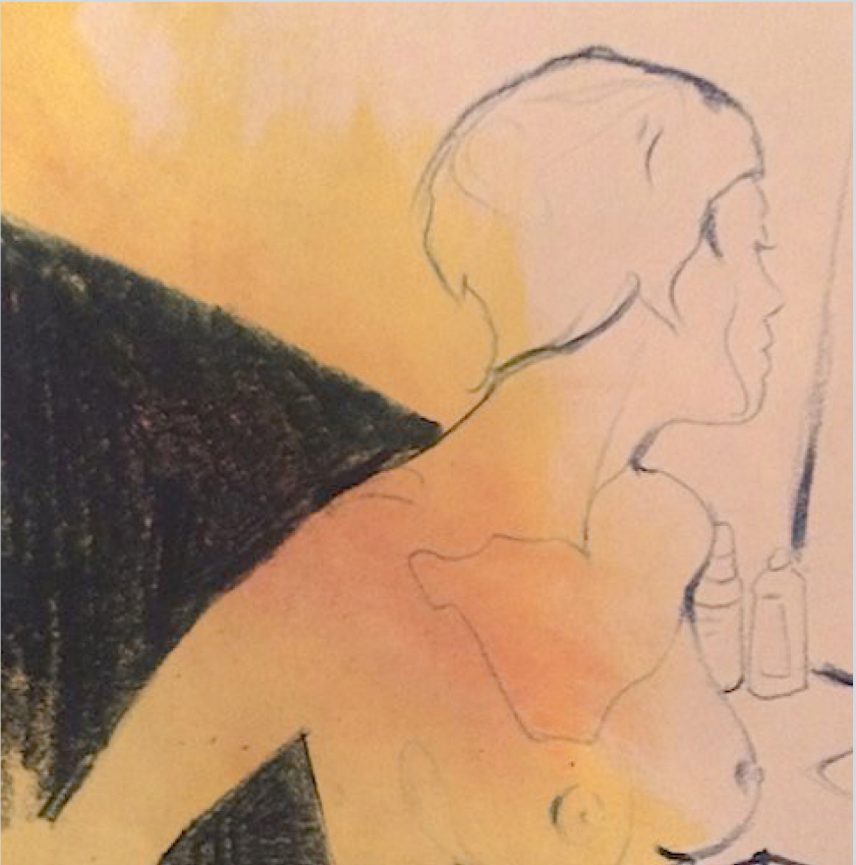


Laurie Daoust-St-Jacques

# Ici le train ne siffle pas

Collection PRISE 1 n° 111



Laurie Daoust-St-Jacques

# **ICI LE TRAIN NE SIFFLE PAS**

Merci à Luc Bouchard pour ses commentaires pas tant prescriptifs qu'indicatifs. Tu n'écris pas parce que tu estimes n'avoir rien à dire, mais bien des mots de ce recueil ne seraient pas ici sans toi.

Merci à Charles Guilbert d'être Charles Guilbert. Savoir que je peux compter sur toi et sur ton dévouement est précieux.

Merci à Pa. C'est un joli titre, oui.

*J'ai toujours adoré pleurer mes chiens morts  
Cela durait des jours, voire des années*

Geneviève Desrosiers



## MÉLANCOLIE FANTASQUE

Au moment où ma tête épousa le coussin, mes doigts se détendirent et j'entendis la pipe rouler sur le plancher, peut-être sous mon lit de repos. Je ne savais plus si mon bras pendait ou non hors de la couchette, mes sens abandonnant un à un mon corps.

Sous sédatif, je pus enfin concentrer mon regard sur les détails du décor sans craindre une roserie de l'existence — les battements de cils en moins. J'analysais avec soin les coussins de velours, les rideaux de brocart, les lieux décadents. Les flammes des lampes à l'huile faisaient mouvoir des ombres suaves sur les murs. Dans ces circonstances, je ne pouvais m'empêcher de remarquer et d'admirer mon bien-être. Mes voisins, tout aussi léthargiques que moi, s'étaient endormis les yeux ouverts, le visage couleur de plomb. Nous n'avions point conscience ni besoin du temps. Durant un moment, un moment seulement, une grande paix s'empara de nos êtres, comme si nous étions immortels et simples et glorieux, et alors le reste du monde s'effaça dans le néant.

Chacun sait fort bien que mettre le pied dans une opiumerie signifie plonger dans un abîme insondé dont on ressort métamorphosé — l'esprit marqué par un rare et singulier voyage ! C'est ce qui m'avait séduit, au départ, alors que je cherchais plénitude et protection dans cette ville froide. M'ancrer quelque part entre euphorie et onirisme pour remiser mon sens du devoir me paraissait une bonne option, les lames de fond ne venant qu'après, lorsqu'il est trop tard pour remonter à la surface.

Tout n'était que remède à mes yeux, l'expression même de la réjouissante canaillerie du temps, satisfaisant autant que possible, en public ou en privé, la fièvre d'oubli des foules, qui symbolisait tout compte fait une action collective. Après la fumerie, le rituel se poursuivait sous mon toit. Je me rappelais les folles heures tuées ainsi à avaler d'un trait, dans ma baignoire, le roi des poisons servi par mes employés de maison, de sympathiques indifférents — absinthe et rictus confondus ! Je ne revenais à moi que lorsque l'eau était devenue froide et mes doigts, fripés. J'arrivais en retard à mes rendez-vous, comme toujours, et je me souviens de l'immense effort que je devais faire pour donner un peu de cohérence à mes excuses. De nouveau seul, je me livrais à d'intenses cogitations sur les nécessités qui guidaient mes choix. Le débat finissait toujours laissé pour compte dans un coin de ma tête, une question ignorée valant mieux qu'une réponse vague et embryonnaire — quelque chose d'absolument inconciliable avec mon idéal de bonheur en tout temps certain.

Je sentis un garçon à mes côtés, cherchant à combler mes envies — parachever les délices de ma journée, prétendait-il. Il revint avec une pipe au tuyau surmonté d'une boule de porcelaine, qu'il plaça entre mes doigts gourds. Réduit à une telle pauvreté de mouvement, j'implorai son aide du regard. En bon laxiste serviable, il s'occupa de chauffer la goutte d'opium à la flamme de la lampe. J'aspirai la fumée d'un long et unique trait, puis je poussai un soupir d'agonisant. À peine eus-je déposé ma tête sur le coussin que je me retrouvai de nouveau seul, l'âme sur les lèvres.

Lorsque je chavirai dans le gouffre de mon être, suspendu au-dessus d'un noir abyssal, je compris que ce dernier baiser me tuerait peut-être enfin.

*rentrer de l'asile à l'aube  
livre sous le bras, collier de bleus au cou*

## **BEAU TAUDIS**

*J'habite dans un appart tranquille, a chanté Dédé Fortin. Je suis pas un chat, malheureusement. Le silence, ça me ronge les oreilles. Quand j'en peux pu, j'allume la fan au-dessus de la cuisinière. Je le fais pas souvent. Quand c'est pas le triplex qui hurle, c'est la ruelle entière qui chuchote.*

J'occupe un carré et des poussières à Montréal. L'annonce trônait sur un poteau, gondolée par la pluie, retenue par un acharnement d'agrafes. Ça a pas été bien compliqué de l'avoir. Mireille m'a fait signer le bail dès que j'ai franchi son portique, entre un pot de *botchs* et une caisse de Pabst. Après avoir inscrit sa signature en lettres détachées comme celles d'un enfant, elle m'a dit qu'elle aimait bien qu'on la surnomme Smoky Queen. J'ai répondu : « Tout ce que vous voudrez, ma reine. » Et elle a ri avant d'être prise d'une toux grasse.

*Les doigts jaunes des fumeurs m'éccœurent.*

J'habite au troisième étage du triplex. Au deuxième, c'est un couple dans la trentaine. Véritables courants d'air, ils vivent de silence et de gémissements. Depuis mon emménagement, les publisacs s'empilent devant leur porte, et leur fenêtre est toujours sombre. Lorsque je les ai aperçus pour la première fois, ils descendaient les escaliers sans se tenir la main, un vide calculé entre leur corps. Au premier étage habitent Smoky Queen et ses deux dobermans qui aboient dès qu'une ombre glisse devant la clôture. Colliers de clous clinquants



autour du cou, ils patrouillent la cour et exhibent les muscles qui roulent sous leur pelage ras. J'hais pas ces chiens, j'ai plutôt pitié d'eux : ils ont jamais vu le monde extérieur. Leur merde jonche l'asphalte et, du haut de mon balcon, je sens le relent de leur ennui.

Mireille boit. Le tintement des *six-packs* de bière qu'elle transporte chaque matin du dépanneur à son fumoir est la trame sonore d'une journée bien paquetée. Sa dépendance maintient sa hargne à fleur de peau. Elle a déjà lancé une bière à la tête d'un colporteur qui l'avait dérangée durant son cinq à sept télévisuel, et le pauvre a pris ses jambes à son cou. Avec le temps, le triplex s'est forgé une mauvaise réputation. Rares sont ceux qui viennent sonner à nos portes. Ça me rend triste, car j'ai toujours aimé espionner ces personnes derrière le rideau de ma fenêtre sans toutefois leur répondre. À présent, les distractions se font rares.

*J'envie les fillettes de la ruelle qui jouent à la marelle avec des capsules de bière.*

Une fois, j'ai jeté dans la cour de Smoky Queen l'eau de pluie accumulée dans un pot de fleurs. J'avais pas pensé aux dobermans qui, sous cette trombe d'eau, aboieraient à s'en arracher les cordes vocales. J'ai entendu la portemoustiquaire du premier claquer puis, une main scotchée à une cannette de bière, Mireille a vociféré une liste d'insultes en jurant comme un charretier. J'ai tiqué lorsqu'elle m'a traitée de crottée, car je l'ai déjà vue jeter son eau de vaisselle sale et ses restants de table par la fenêtre de sa cuisine. Depuis, je fais sécher mes vêtements sur le bord du bain ; j'ai peur que quelque chose tombe de ma corde à linge mal huilée.

Jamais un quatre et demi m'a paru aussi grand et m'a fait sentir aussi petite.

J'ai pas assez de meubles pour remplir toutes les pièces. J'ai même pas assez de choses pour qu'il y ait du désordre. De temps en temps, je laisse le panier à linge sale déborder et les assiettes s'empiler dans le lavabo.

*Petits espoirs éparpillés aux quatre coins de ma cellule.*

Lorsque j'ai emménagé, tous les murs étaient recouverts de cette tapisserie de fleurs fanées, moisie par endroits. Je l'ai gardée, car sa laideur me plaisait. L'émail de la baignoire était poreux, les joints de céramique, bruns de crasse, et l'eau goûtait la rouille. Une araignée vivait dans le bain et, même si je la chassais, elle revenait. Alors, je l'ai prise comme coloc. Elle est tranquille, comme tout le reste de l'appart. J'aime faire des siestes dans la baignoire en la sachant non loin de moi, la brise fraîche qui s'échappe du drain me chatouillant les pieds. Je donne des mouches à l'araignée. J'en trouve beaucoup, des desséchées, près de la fenêtre de ma cuisine. Éparpillées ainsi sur la mélamine du comptoir, elles ressemblent à des morts sur un plancher de danse.

Mon balcon me permet d'observer les allées et venues dans la ruelle. J'ai vu le voisin d'en face jeter son barbecue par-dessus sa balustrade, la police se ramener, puis la ruelle écouter leur engueulade, l'oreille dressée. Composée d'un ADN d'escaliers en fer forgé, cette ruelle est une veine viciée de sang rouillé qui, par les cours mitoyennes, refille le commérage entre voisins. Les gens sont très seuls, dans le coin. La visite passe pas souvent. Même les oiseaux osent pas s'attarder, sauf pour mourir.

*La météo s'annonce putride : des cadavres crashent sur mon balcon.*

Je descends seulement chez Smoky Queen pour déposer le loyer dans sa boîte aux lettres. Parfois, elle me prend sur le fait et m'invite à entrer. Prendre une bière avec elle, c'est comme prendre le thé avec le Chapelier. Sur son mémérage infini, la symphonie des goupilles des canettes joue en boucle jusqu'à ce que les chapes de blingbling sur ses deux paupières s'alourdissent, l'obligeant à me mettre enfin dehors.

Le triplex est de la mauvaise herbe qui a poussé dans une craque d'asphalte. On sait pas vraiment ce qu'il fait là, s'il va s'en sortir dans un milieu aussi aride. Il semble s'en aller nulle part avec ses habitants hétéroclites. C'est un ramassis de petites laideurs. Moi, j'aime voir le moineau se baigner dans l'eau sale de ma chaise patio, le lierre grimpant arracher la peinture sur la brique pour reprendre ses droits, les fleurs de gel orner la fenêtre de ma salle de bain. Ici, c'est ma tanière.

*La nuit, le buzz des climatiseurs me berce et les réverbères chassent les monstres.*

L'autre jour, j'ai vu pour la seconde fois le couple du deuxième. Ils sont bons pour jouer aux fantômes. J'avais oublié leur existence jusqu'à ce que je constate leur présence sur leur balcon, comme des lumières de Noël accrochées à l'année longue et qu'on remarque au mois de juillet. Smoky Queen m'avait parlé d'eux durant un thé de folie. La femme est enceinte d'un fœtus décédé depuis des semaines. Une grossesse arrêtée, ça s'appelle. Cette fois-là où je les ai vus sur leur balcon, elle feuilletait un livre de prénoms pour bébé.

## FOLIE DE VIEILLESSE

Comment j'ai pu en arriver là ?

À soixante-quatorze ans, y a aucune maudite bonne raison qui justifie mon comportement. On pourrait p'têt ben mettre la faute su'a sénilité ou bedon sur mon changement de pilule, mais j'le sais ben au fond de moé que le problème vient pas d'là.

Jean-Maurice pis moé, on est amis depuis longtemps. On s'tait rencontrés à l'église quand on était ti-cul, pis on s'était tout suite ben entendus. Pis y me faisait rire, ah ! C'te p'tit garçon-là me plantait un sourire drette dans face dès que j'le voyais.

Mais là, l'affaire, c'est que j'ai rencontré Gustave, pis lui, Gisèle. J'tais serveuse à l'époque, pis Gustave, c'tait un ivrogne. Y avait pas d'job, les cheveux sales pis une barbe. D'ailleurs, y avait toujours d'la bouffe qui restait pognée d'dans. Fâ que mettons que ça a pas été l'coup d'foudre.

Entéka, Jean-Maurice pis moé, on a toué deux été mariés chacun d'notre bord à peu près quarante ans pis nos conjoints sont toué deux morts avant nous autres.

La mort de Gustave m'a ben maganée, faut surtout pas croire le contraire. Mon mari m'a fait cadeau de six beaux enfants, pis j'ai vécu comme une reine à ses côtés. Y revenait parfois du travail avec des fleurs en pot pour que mon jardin reste vivant pis plein d'couleurs. J'ai fini par être ben en amour avec, y a pas de doute là-d'sus.

Mais quèques années après que Gustave est mort, Jean-Maurice m'a téléphoné, un soir d'hiver, pour m'inviter à danser au club. Su'l moment, j'tais ben trop su'l cul pour y donner une réponse, fâ que j'ai appelé mon amie Rosa pour y demander conseil. Rosa pis moé, on est l'genre d'amies qui essayent de se voir deux ou trois fois par mois pour zieuter l'monde bizarre au parc pis se plaindre de la vie. Entéka, a m'a dit ben clairement de foncer dans l'tas sans trop m'poser de questions, pis de surtout pas laisser une occasion comme celle-là me filer sous l'nez. A m'a dit que c'tait pas toué jours qu'un homme vous invite à sortir au club à soixante-dix ans ben entamés. Fâ que j'ai fait ce qu'a m'a dit de faire. J'me suis dit : « Pourquoi pas, Pauline ? Y est encore temps de vivre tant que t'es pas encore morte. »

C'te soirée-là, Jean-Maurice portait un haut-de-forme noir pis une cravate blanche. Tout aussi bizarre que quand y était jeune. Y avait pas changé pantoute. Toujours aussi ti-clown, à part de ça. Entéka, y a un p'tit peu trop bu pendant la

soirée pis y s'est effondré dans un banc de neige tandis qu'on rentrait à maison. J'm'étais pas sentie jeune pis folle de même depuis des années. J'pouvais pas attendre de l'revoir, j'tais énarvée comme une p'tite fille qui commence à flirter.

Le lendemain matin, j'tais assise dans mon salon en lisant l'journal, mon café en main, pis j'ai pensé : « Oh mon Dieu. Quarante ans de mariage dans le corps. Pis j'suis là à espérer qu'un homme m'appelle. »



*je perds pied sur terre,  
mon corps coule son versant d'or*

## **BEDLAM**

... Barbares ! Lâches ! Je ne serai plus une bête pittoresque de leur zoo humain. Je ne plierai plus comme un animal devant son maître, le dos courbé pour recevoir les coups de fouet. Je ne secouerai plus les chaînes qui me retiennent au mur ; mes cris sauvages ne résonneront plus dans ces couloirs que nos folies ont rendus célèbres.

Quand les visiteurs entrent, ils voient une femme droite, immobile devant un mur de pierres suintantes, au regard qui ne flanche pas. À moins que je ne me mette à maudire votre ignorance aussi flagrante que nos délires ! Dans un acte qui n'a rien de démentiel, je vide mon pot de chambre sur le couvre-chef que vous n'avez pas pris la peine d'enlever devant moi, car qui, au nom du ciel, agit avec civilité devant un être autrefois du même rang que soi ? Les touristes aperçoivent, l'espace d'un court instant, quelqu'un qui vit avec courage, une force de caractère qu'ils croyaient jusqu'alors propre à leur classe uniquement.

Si le chemin de l'enfer est pavé de bonnes intentions, il pourrait bien passer par les halls fétides de cet hôpital. Les patrons nous exposent comme des animaux, se conformant aux rumeurs sur les fous. Vous, riches visiteurs, ne ressortirez qu'une fois ravis par les numéros des plus intéressants spécimens de cet asile d'aliénés, rassurés sur la justesse de vos préjugés. Hystériques, psychopathes, épileptiques... La bête exposée n'a qu'à réagir avec instinct pour que le tour soit joué : les mélancoliques sont libres de contraintes, mais inexpressifs, alors que les déments sont chargés de chaînes cliquetantes, et dévorés de furieuses souffrances.



Ma pauvre âme tourmentée! Jamais je n'aurais cru qu'une maison de fous deviendrait un jardin zoologique où des clients fortunés laisseraient tomber un ou deux shillings pour errer à leur guise dans les couloirs pestilentiels. Nous sommes menottés à notre misère, encagés, les pieds dans la fange des égouts qui débordent : l'habitat approprié pour les indigents que nous sommes devenus !

Les abus ne chassent pas les démons de nos têtes ; ils les y renferment. Que puis-je craindre de ma rébellion ? Leurs soins ne diffèrent en aucun point de leurs punitions : je serai de toute manière enchaînée, purgée, saignée, affamée, battue, brûlée au fer rouge, enfermée dans un cercueil perforé que l'on immerge ou étourdie au moyen d'une chaise rotative. Je suis une bête incurable ; le diable a fait de ma tête sa maison de campagne. Me voici devenue une bouffonne médiocre qui grimace pour divertir. Je ne survivrai pas à mon séjour ici. Mon corps anonyme se perdra dans l'histoire et ne bénéficiera d'aucun enterrement chrétien.

J'ai déjà trop pensé, trop dit. Ai-je parlé à voix haute ? Ah, les scélérats ! Les voilà qui arrivent et me prennent. Cette fois, je sais qu'il s'agit d'un aller simple. Finissez-en ! Je ne vous supplierai pas. Ma bouche sera cousue par le fil de mes pensées. Mon corps aura chaud sous les hardes. Fauchez ma nuque tant que...

## LE BRUIT COURT

J'appuie sur la sonnette deux fois. Deux longues notes semblent naître des entrailles de la maison. J'ai à peine le temps de jeter un coup d'œil à travers les carreaux que la porte s'ouvre toute seule. L'odeur de caramel m'assaille immédiatement, ramenant à ma mémoire toutes les fois où ce parfum a croisé mon chemin. Les souvenirs défilent si vite que j'en ai le tournis. En posant le pied dans le vestibule, je ne peux m'empêcher de porter ma main à mon nez, geste que je déguise par une petite toux sèche.

– Par ici, approchez.

La voix vient du fond du corridor. Mon corps réagit comme un chien qui s'arc-boute, refusant d'obéir à la laisse qui le tire vers l'avant. J'inspire, remonte mes lunettes sur mon nez et, malgré tout, me dirige vers l'homme, les nerfs tendus.

Sur les murs trônent des tableaux aux cadres en bois richement travaillés et aux signatures qui ne me sont pas inconnues : Ensor, Munch, Rapp, Beksiński... Chacun d'eux vaut une petite fortune, je n'en doute pas un instant. Après tout, j'en sais suffisamment sur le propriétaire des lieux pour savoir qu'il n'accrocherait jamais à ses murs une peinture sans valeur.

Les fioritures sur les moulures du plafond écrasent l'espace et pèsent sur mes épaules. Je passe devant une armure de chevalier bien astiquée, et un courant d'air caresse étrangement ma nuque. Je me demande comment j'ai pu ne pas l'apercevoir à mon entrée. Je me retourne. Des tapis persans recouvrent le plancher du vestibule ; je suis pourtant certain d'avoir marché sur du bois de noyer.

- Assoyez-vous donc, me dit l'homme lorsque je pénètre dans la salle à manger. Je suis sûr que vous prendrez un verre avec moi.
- Je n'ai pas soif, merci.
- Alors une bouchée. J'insiste, assoyez-vous.

Au pied de l'homme est couché un chien aux yeux alourdis par la fatigue, dont l'extrême immobilité me fait craindre qu'il soit empaillé. Je tire vers moi une chaise provenue d'une autre époque, au dossier massif. L'odeur de caramel me monte à la tête et je me sens étourdi. Un filet de fumée me voile les yeux. Je m'effondre avec soulagement sur la chaise. La nappe dégage un parfum âcre. Du béton semble avoir été coulé dans mes veines. Par la porte de la pièce voisine, j'aperçois d'autres tableaux qui s'harmonisent avec les austères boiseries. Je reconnais une peinture de grand renom, mais je dois être dans l'erreur : elle appartient au musée de la ville.

Un mannequin nu, grandeur nature, occupe un coin de la salle à manger. La tête tournée vers moi, il est sans visage, sauf pour deux yeux creusés dans le bois verni. L'homme suit mon regard et sourit, à demi masqué par un chandelier couleur d'ivoire jauni. Il dit des mots dont le sens m'échappe. Je n'ai plus accès à mes propres pensées.

J'ai faim, à présent. L'assiette devant moi est vide, mais entre les chandeliers repose une soupière débordant d'anguilles aux yeux opaques. Il n'y a pas de couverts. La nappe est parsemée par endroit de petits insectes qui gisent sur le dos. Mon estomac gargouille. J'attrape une fourchette qui n'était pas là une seconde plus tôt et je pique un morceau d'anguille. La chair molle et putréfiée se détache, puis tombe devant de mon assiette. Le chien bâille et la chaleur de la

pièce devient insupportable. Je ramasse sur la nappe mouchetée de moisissures un morceau de poisson sur lequel gigotent de petits asticots blancs. Je n'en fais qu'une bouchée. Ça bouge sur ma langue, puis tout le long de mon gosier.

– Nous avons un accord.

La voix de l'homme retentit dans ma tête, mes oreilles souffrant d'acouphènes.

– Vous m'aviez donné votre assentiment, vous vous souvenez ?

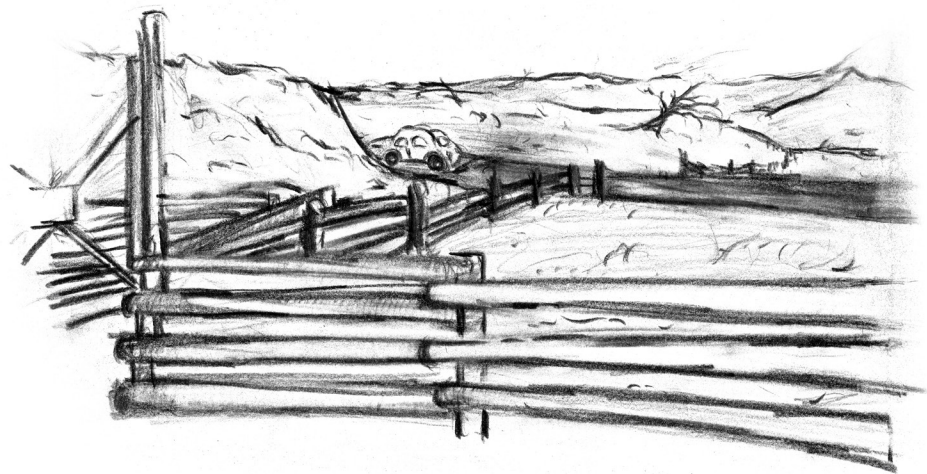
Ma faim est insatiable, mes boyaux se tordent. Haletant, je fais basculer mon assiette en tombant à genoux. Des morceaux de nourriture volent sur le plancher et rampent vers la sortie en laissant des traces visqueuses.

– Il me faut récupérer mon dû, à présent.

Le chien dresse une oreille. La chaleur est si cuisante que de la fumée s'élève du tapis. Mes paumes sont brûlantes et, suffoquant, je desserre ma cravate. La première flamme naît à quelques centimètres sur ma gauche. Une goutte de sueur perle sur le front du mannequin nu.

L'homme se met debout en relevant le col de son pardessus. Ses yeux sont deux billes noires. Il sort de la pièce, les pans de son manteau léchant les flammes qui embrasent le tapis. Le chien me fixe d'un drôle d'air, sa langue rose sortie.

J'inspire une dernière fois l'atroce parfum de caramel avant de tourner de l'œil. À mon réveil, je serai moi aussi devenu un bibelot du musée des horreurs de mon hôte.



*infuser les rebuts de l'automne,  
thé toxique à boire ensemble*

## **LES MAL-AIMÉS**

Quand on m'appelle, je viens.

Des questions, je ne m'en pose plus depuis longtemps. À présent, je suis ce que l'on me dicte. Mes jours n'ont jamais été lumineux. Lorsque je suis né, le matin est tombé amoureux de la nuit. Il a décidé de ne plus jamais se lever par peur de voir disparaître sa bien-aimée. Depuis, je suis l'ombre qui ne parle pas.

Mes frères et moi n'avons jamais reçu de traitement de faveur. La rudesse de la ferme est la seule chose que nous connaissions. Ça, et la certitude que nous sommes isolés du reste du monde. Sinon, quelqu'un aurait déjà entendu nos hurlements.

Ici, l'air est infect et me contamine. Sur ma peau, la pluie est sèche. La terre a la même couleur que le sang caillé sur nos peaux. Il y a beaucoup de sang. Partout sur nos corps meurtris. Il apparaît entre deux coups de chaînes ou lorsqu'un tisonnier s'attarde un peu, parfois après l'étreinte trop vive d'une corde.

Notre père est celui qui parle. Celui qui dit, qui a le premier et le dernier mot. Il décide où nous passerons la nuit, ce que nous mangerons. C'est sa main qui nous nourrit, et celle qui nous frappe.

Mes frères et moi dormons dans une cabane reculée au fond du terrain. Le toit fuit, le vent siffle entre les lattes. Nos os gèlent, ne se feront pas vieux. C'est toujours mieux que de passer la nuit entre ses murs à lui. Une fois qu'on y est embarré, toute décision appartient à celui qui a la clé. Le temps traîne les pieds, peu pressé.

Nos repas sont des restants. Il faut parfois fouiller dans les poubelles de notre père pour faire taire les crampes de nos estomacs. Nous ne sommes pas à demi nourris, mais à demi morts de faim. Si des gémissements osent s'aventurer hors de notre gorge, notre père nous rappelle qui est le chef. Il a le sang vif et chaud. Son loup a toujours faim et fait voir à nos peurs toutes les teintes de bleu.

Une fois, un de mes frères a voulu s'enfuir. Il avait creusé un début de tunnel sous la clôture, mais il lui aurait fallu des forces. Ça, notre père ne nous en a jamais donné. Il a pris mon frère sur le fait et l'a triqué si fort qu'il n'a plus jamais marché comme avant. Notre père lui a dit de se considérer chanceux de ne pas avoir été tué sur-le-champ. Avec le recul, nous savons que cela aurait été préférable.

Il ne faut jamais hausser le ton avec notre père. Ne pas s'exprimer est encore mieux. Ses coups, il ne faut pas s'en protéger. Il peut utiliser tout ce qu'il a sous la main pour nous faire mal, mais nous ne devons jamais riposter. Il nous abrite : il faut donc lui être reconnaissant et loyal. Il s'agit simplement d'être patient,

d'attendre que l'orage passe ; d'en ressortir trempé jusqu'aux os, mais vivant.

Nous ne connaissons personne d'autre que notre père. Reclus, il vit de sa ferme sur une route isolée qui n'a ni début ni fin. Parfois, très rarement, on entend des voitures passer. Nous les guettions avant. Elles filaient si vite qu'aucun de nos cris désespérés ne leur parvenait. Maintenant, nous gardons le silence. Nous avons compris que, sur la ferme, il ne faut jamais lancer le moindre appel. Seul notre père a le droit de faire du bruit. Il nous l'a bien fait comprendre : le message reste gravé dans nos chairs.

Le désir de fuite, c'était il y a bien longtemps . . . Notre instinct nous le hurlait. Attendre la nuit, choisir un des deux côtés de la route. Mais nos corps sont si faibles : c'est à peine si nous tenons debout sans prendre appui l'un sur l'autre. Nous avons faim, continuellement. Nous sommes laids, nous le savons. Sales et faméliques, à faire peur. Personne ne se serait arrêté pour nous venir en aide. Et puis, pour des rejetons comme nous, la vie est peut-être la même à l'extérieur, si elle n'est pas pire. Nous ne savons pas s'il peut exister un autre père pour s'occuper de nous.

Avec le temps, je me suis habitué. Cuisses, dos, flancs : tout est constamment endolori, au point où, parfois, je ne sais plus comment me coucher. Les allers-retours du père me hantent moins. À présent, si l'on ôtait couche par couche mes amas de cicatrices, on tomberait sur mes côtes, cage n'abritant que du



vide. Peut-être est-ce la raison pour laquelle j'ai le cœur si froid.

J'aime la nuit, car elle estompe tout, même mes craintes. Les paysages sont plus jolis quand ils s'effacent, et mes malheurs, moins graves. Je rêve, parfois. Léger, j'oublie tout. Mon esprit s'abandonne à la noirceur, et je m'envole loin, loin.

La voix du père crie mon nom. Je reconnais les sons. Je m'avance donc vers la maison, la queue entre les pattes.

J'ai toujours été ainsi : quand on m'appelle, en bon chien, je viens.

## JEUX D'AUTO ET AUTRES PASSE-PASSE

Mon doigt tapote la vitre.

– Regarde, papa, celle-là est blanche !

Il ne se retourne pas. Pourquoi je me donne encore la peine de continuer mon nouveau jeu alors que ni papa ni maman ne veulent participer ? Penchée sur le tableau de bord, maman analyse une carte routière et cherche le chemin le plus rapide pour arriver à destination. On dirait qu'elle en a encore pour un bout... C'est long longtemps, rouler sur l'autoroute.

Dès qu'on est parti de la maison, j'ai commencé à m'ennuyer, à me tortiller sur mon siège. Papa n'a pas supporté de m'entendre me plaindre que tout était inintéressant, alors il m'a proposé de tuer le temps à coups de cherche et trouve. Aucun de ses jeux n'a duré, contrairement à celui que je me suis créé. J'y joue depuis un bon moment et il m'occupe encore.

– Oh ! Là, je viens d'en voir une avec des fleurs autour. Regarde, maman, maman ! Elle ne prend même pas la peine de lever la tête et me fait signe qu'elle est occupée.

Le premier jeu de papa, c'était de deviner ce que voulaient dire les panneaux de signalisation qu'on voyait. Je demandais trop d'explications parce que je ne comprenais pas grand-chose aux dessins et papa a fini par en avoir assez. Je crois que ça demandait plus de participation de sa part que prévu.

– Regardez ! Il y a des écritures sur celle-là. Vite, vite, elle va disparaître ! Aucun des deux ne m'entend. Ou bien ils font semblant.

Le deuxième jeu, c'était la course aux couleurs. Il fallait nommer une couleur et être le premier à la retrouver sur une des voitures qu'on croisait. J'aimais beaucoup ça, même si on a débattu longtemps de la couleur de l'ambulance. Mais, tranquillement, ils ont fini par décrocher et ça m'a rendu triste. C'est là que j'ai décidé de m'inventer moi-même ce jeu très amusant. Depuis que je l'ai commencé, je ne gigote plus, parce qu'il faut vraiment beaucoup de concentration et des yeux de lynx.

Maman plie la carte routière et se tourne vers moi.

– OK, maintenant, on sait par où on s'en va. C'est le bon moment pour me dire à quoi tu joues.

– Ah, c'est un jeu qui a pas de nom. Je viens juste de l'inventer.

J'avoue que ça me remplit de fierté. Maman sourit, mais se retourne. C'est dommage, j'aurais aimé qu'elle me pose plus de questions, qu'elle me demande de lui expliquer les règles.

Je colle de nouveau mon nez sur la vitre. « Encore une ! » je me dis. C'est quand même fou, le nombre de croix qui bordent les autoroutes, surtout près des fossés. Certaines sont peintes, d'autres portent des noms ou des dates.

– À droite, regardez ! Il y a un cadre accroché sur celle-là.

Ils ne se retournent pas assez vite. Tant pis pour eux.

Un jour, j'irai creuser aux pieds de ces croix pour découvrir quel genre de trésor il y a en dessous.

## NOTE DE L'AUTEURE

Oh, pardonnez-moi : vous n'étiez pas censé assister à cela.

Mais laissons ici ces mots, laissons ici les narrateurs à leur tristesse. Nous sommes allés aussi loin que nous le pouvions en leur compagnie. Revenons sur nos pas, dépassons cette route bordée de croix, cette ferme qui abrite ces pauvres chiens. Repassons devant ce manoir aux tableaux inquiétants, cet hôpital psychiatrique. Saluons cette pauvre vieille qui aime à nouveau. Continuons. Fuyons ce triplex misérable et cette jeune femme qui cherche le bonheur dans la laideur. Abandonnons l'opiomane à son destin fatidique, à son existence tout aussi éphémère que la nôtre. Nous ne pouvons rien pour lui ni pour tous les autres infortunés du recueil ; aussi, ne nous attardons pas. Prenons un instant, une brève seconde, maintenant que nous sommes revenus à la citation en exergue, pour dédaigner toute cette tristesse. On se sent mieux, n'est-ce pas ? Séparons-nous ici. Vous pouvez sauter les remerciements, en aucun cas ils ne vous concernent. Si ça vous chante, jetez un dernier coup d'œil à la couverture en refermant le recueil, puis faites comme cette fille : détournez-vous.

